



HAL
open science

Réinterroger les paysages du quotidien en temps de confinement. Regard porté depuis le vignoble bourguellois

Amélie Robert

► **To cite this version:**

Amélie Robert. Réinterroger les paysages du quotidien en temps de confinement. Regard porté depuis le vignoble bourguellois. *L'Information géographique*, 2020, Confins, 3/2020, p. 106-120. hal-02914313

HAL Id: hal-02914313

<https://hal.science/hal-02914313>

Submitted on 5 Aug 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Réinterroger les paysages du quotidien en temps de confinement. Regard porté depuis le vignoble bourguillois

Amélie Robert

ATER, Université de Tours, UMR CITERES (CNRS/Université de Tours)

Référence de l'article : Robert A., 2020, « Réinterroger les paysages du quotidien en temps de confinement. Regard porté depuis le vignoble bourguillois », *L'information géographique*, n° 3/2020 : « Confins », Armand Colin, p. 106-120, <https://www.revues.armand-colin.com/geographie/linformation-geographique/linformation-geographique-32020/reinterroger-paysages-du-quotidien-temps-confinement-regard-porte-vignoble>

Mots-clés : confinement, paysages, représentations, espace vécu

Résumé

Le confinement a bouleversé notre rapport à l'espace, amenant à envisager une géographie du kilomètre. Cet article se propose d'apporter un témoignage, en dévoilant une de ces portions de territoires devenues espaces de vie bornés, par la limitation des déplacements. L'auteur nous conduit alors dans le vignoble bourguillois, pour partager cette expérience au demeurant personnelle mais qui trouve écho dans les expériences de tout un chacun. La réflexion s'élargit ainsi ensuite, par un détour épistémologique autour des notions de paysages vécus et représentés. En effet, le confinement fait la part belle à la subjectivité et nous amène alors à relire les écrits d'A. Frémont et de H. Lefebvre sur l'espace vécu. Il nous renvoie aussi vers les caractéristiques intrinsèques des paysages, le poids des héritages, la part de nature. Surtout, à l'heure du confinement, les paysages apparaissent plus encore que d'ordinaire comme un moyen d'évasion.

Introduction

En cette année 2020, la pandémie de la Covid-19 nous amène à réinterroger notre rapport à l'espace, une aubaine pour les géographes, d'autant que la réflexion peut être conduite à différentes échelles :

- l'échelle mondiale d'abord, où la propagation de la Covid-19 dévoile les flux majeurs de personnes, reliant les lieux de concentration, surtout ceux les plus impliqués dans la mondialisation, avec des villes plus affectées que les campagnes, des métropoles plus concernées que les petites villes ;
- l'échelle nationale, où on retrouve ces mêmes disparités spatiales mais contrecarrées par des états des lieux dressés par zones, des départements et régions pour les bilans quotidiens des Agences régionales de Santé jusqu'aux zones de déconfinement ;
- l'échelle locale, avec des lieux de socialisation à éviter et bien vite des limitations aux déplacements, dans la limite du kilomètre puis des 100 km ;
- l'échelle de l'individu enfin, à travers la « distanciation sociale » ou distance physique à respecter pour éviter la contamination.

C'est sur la contrainte des déplacements, dans la limite du kilomètre, que nous nous centrons ici pour questionner notre rapport à l'espace du quotidien, à travers le concept de paysage. Celui-ci renvoie à notre environnement tel qu'on le perçoit : une « *entité spatiale surtout perçue au moyen de la vue, interprétée par l'observateur* » (Da Lage A. et Métailié G., dir., 2000), étant entendu que cette entité est « *constitué[e] d'éléments biotiques, abiotiques et anthropiques qui interagissent et l[a] font [ainsi] évoluer dans le temps et l'espace* » (Robert, 2011). Notons que, comme le souligne S. Déry (2012) :

« Pour devenir paysage, l'environnement ou les éléments du paysage (couverture forestière, densité de fermes, hauteur de falaise, etc.) passent par un filtre culturel, sensoriel et émotif de celui qui les perçoit (Bureau, 1977, p. 188^[1]). Si voir est un acte purement personnel et individuel, la description qui en émerge ne l'est pas complètement, car elle est imprégnée d'un médiateur, la société dans laquelle l'individu navigue (voir Raffestin, 2005^[2]) ».

Il va sans dire que ce « filtre » a été imprégné par le confinement et ses restrictions de déplacement, engendrant notamment une plus grande attention portée à ce qui nous entoure, à la nature aussi. C'est à travers une expérience vécue au cœur du vignoble bourgueillois que cette analyse commence ; nous élargirons ensuite notre propos, par un détour épistémologique qui sera l'occasion de revenir sur les notions de paysages vécus et représentés, puis de questionner les implications du confinement sur la manière dont ont alors été vécus et perçus les paysages du quotidien.

1. Expérience vécue au cœur du vignoble bourgueillois

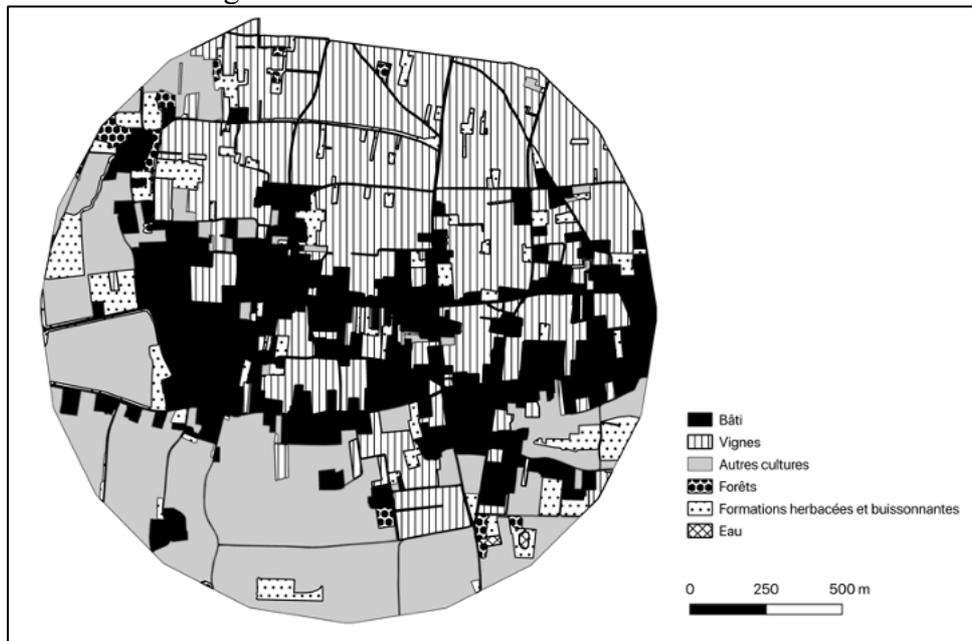
C'est d'abord au cœur du vignoble bourgueillois que nous nous rendons, pour un témoignage sur le confinement en milieu rural. Nous sommes là à 40 kilomètres de Tours, dans un vignoble AOC du Val de Loire, s'étendant sur 1 400 ha. On y cultive le cabernet franc depuis plusieurs générations. La vigne marque ainsi les paysages et plus largement le territoire : elle est au fondement de l'identité locale, revendiquée par les communes jusque sur leur logo (Yengué et Robert, 2018). L'autre élément structurant de ce territoire est la Loire mais, à l'heure du confinement, l'accès à ses rives est empêché et elle est au-delà de la géographie du kilomètre présentée ici. En effet, dans un rayon d'un kilomètre autour de l'habitation considérée (fig. 1), s'étendent surtout des cultures, entrecoupées d'habitations au centre : elles sont en bordure d'une terrasse, marquant ainsi le passage entre la vallée de la Loire au sud, avec ses cultures de céréales et ses quelques zones d'élevage, et cette surface plane surélevée au nord, où débute le vignoble qui s'étend ensuite jusqu'au coteau. Notons qu'à l'ouest le relief s'abaisse en une dépression formée par une rivière nommée le Changeon : les sols n'y sont ainsi pas propices à la vigne et on y retrouve donc d'autres cultures. On se situe ici plus précisément dans un hameau de Restigné, village de 1 264 habitants (d'après les chiffres de l'INSEE, 2016), d'une superficie de 2 131 ha et qui s'enorgueillit de produire « près de 40 % de l'appellation Bourgueil » (site internet de Restigné³). Le hameau est traversé d'est en ouest par une route départementale, qui relie notamment le bourg de Restigné à la petite ville la plus proche, Bourgueil ; cette route est bordée par des habitations, dont celle au centre de notre cercle d'étude (fig. 1), entrecoupées de vignes (fig. 2).

¹ Bureau L., 1977, « Des paysages, des idées et des hommes : le projet collectif de Charlevoix », *Cahiers de Géographie du Québec*, Vol.21, No.53-54, 187-220.

² Raffestin C., 2005, *Dalla nostalgia del territorio al desiderio di paesaggio. Elementi per una teoria del paesaggio*, Firenze, Alinea, 139 p.

³ <https://restigne.fr/>.

Figure 1 : Occupation des sols dans un rayon d'un kilomètre autour de l'habitation considérée, dans la commune de Restigné



Source : d'après des photographies aériennes de l'IGN, 2011

Figure 2 : La route départementale, reliant Restigné à Bourgueil, bordée d'habitations et de vignes



Cliché : A. Robert, 09/05/2020

À l'heure du confinement, peu de changements sont *a priori* perceptibles. Visuellement, ces paysages restent en effet identiques mais c'est le ressenti qui change, le « filtre » par lequel on perçoit ces paysages. L'impossibilité d'aller au-delà de ce kilomètre fait d'abord qu'on porte un intérêt plus grand, une attention plus forte à ce qui nous entoure. Elle n'implique pas nécessairement d'ailleurs d'aller jusqu'à la limite du kilomètre ; cette faible distance fait qu'on se limite soi-même à ne rester qu'à proximité de son habitation, surtout quand on est en télétravail et qu'on bénéficie d'un jardin - une chance inestimable à l'heure du confinement.

Notre espace du quotidien devient alors surtout ce jardin, où l'on peut apercevoir ses voisins et échanger ainsi quelques mots... à distance bien sûr. Une seule maison est jointive ; ce sont sinon autour de petites parcelles de vignes insérées dans cette zone d'habitat lâche. Le regard se heurte ainsi bien vite aux rangs de vignes et aux constructions situées au-delà. En prenant de la hauteur, toutefois, depuis l'étage de l'habitation, la perspective s'élargit, permettant de s'échapper, par la vue, de cet espace restreint car, bien sûr, on cherche à s'en évader au moins l'espace d'un instant. Se dévoilent alors, au-delà de la rangée d'habitations, les paysages du Val de Loire, une peupleraie et surtout des cultures et des prairies d'élevage (fig. 3) ; l'œil habitué devinera ensuite l'autoroute A85 alors bien peu empruntée. La Loire n'est bien sûr pas visible mais on perçoit au-delà le coteau sud, relevant du village de Huismes (au-delà duquel se situe la ville de Chinon) ; hors du cadre de la photo (fig. 3), s'ajoute surtout la centrale nucléaire d'Avoine, du moins l'œil là aussi habitué la discernera aisément, par les nuages qui s'en dégagent. Le confinement dure et, d'un mois à l'autre (fig. 3-A et B), les paysages changent, en fait les végétaux : les fleurs du cerisiers ont laissé place aux feuilles et aux fruits encore verts ; les vignes se sont parées, elles aussi, de vert, gênant alors un peu plus les vues.

Figure 3 : Paysages visibles en prenant de la hauteur

A. Début avril



Cliché : A. Robert, 05/04/2020

B. Début mai



Cliché : A. Robert, 07/05/2020

Ces paysages du quotidien s'appréhendent aussi par les autres sens, dont l'ouïe. Mais force est de constater que, dans cette campagne paisible du Val de Loire, le confinement n'apporte que peu de changements. Certes, la route départementale n'est guère empruntée (fig. 2) mais elle ne l'est pas beaucoup plus en temps normal, hormis aux heures d'embauche et de débauche. Les bruits des tracteurs sont, eux, toujours perceptibles car, malgré le confinement, les travaux dans les vignes doivent se poursuivre : les pluies imposent aux viticulteurs de traiter (fig. 4), pour éviter le développement des champignons et des maladies en conséquence comme le mildiou. Précisons que cela vaut aussi, même plus encore, pour ceux convertis à l'agriculture biologique. Des zones de non-traitement ont été définies par arrêté en décembre 2019 mais le confinement aurait été l'occasion d'en réduire les distances aux habitations :

« Par une série de décisions, notamment justifiées par la crise sanitaire due au Covid-19, le ministère de l'Agriculture a permis que les distances de sécurité entre les habitations et les pulvérisations de pesticides soient réduites au minimum possible, dès le début de la saison des épandages. Et ce sans concertation, comme c'était prévu au départ. » (Astier, 2020⁴)

En fait, la réduction des distances (de 10 à 5 m pour les vignes) avait été envisagée dès la promulgation de l'arrêté mais sous couvert que soient adoptées des « chartes d'engagements des utilisateurs » dans chaque département ; en raison de la crise sanitaire, le ministère a jugé préférable de prendre des mesures particulières : *« il suffit pour appliquer les réductions de distance de s'engager à « mener la concertation dès que le contexte Covid-19 le permettra » »,* assurant que *« les chartes resteront indispensables au-delà de juin 2020 »*. Mais, pour les anti-pesticides, comme un chargé de mission agriculture à France Nature Environnement, *« tout est fait pour appliquer le minimum réglementaire sous couvert de dialogue »*. Quoiqu'il en soit, les viticulteurs, comme tous les agriculteurs, poursuivent leurs activités dans les champs - la commercialisation des vins est, elle, en revanche stoppée par le confinement. Aux bruits de leurs tracteurs ont pu s'ajouter ceux des tondeuses ou autres outils et matériels à moteurs des confinés, soucieux de mettre à profit leurs temps désormais libres pour s'adonner aux travaux d'entretien de leurs maisons et jardins.

⁴ Astier, M., 2020, « Pendant le confinement, les épandages de pesticides autorisés près des habitations », *Reporterre* (le quotidien de l'écologie), <https://reporterre.net/Pendant-le-confinement-les-epandages-de-pesticides-autorises-pres-des-habitations>

On entend alors les voisins mais sans forcément pouvoir les voir, hormis les seuls jointifs. Ici, il n'y a pas d'applaudissements le soir à 20h, pour remercier les soignants ; les habitations sont relativement éloignées les unes des autres. Le paysage social se restreint fortement et, à la campagne, le sentiment d'isolement grandit alors. Aux voisins s'ajoutent les personnes croisées dans les rares magasins restés ouverts, où l'on se rend le moins possible pour éviter la contamination, alors même que c'est une occasion de franchir cette limite du kilomètre : il faut aller dans la petite ville de Bourgueil, à moins de 4 km. On aperçoit alors d'autres paysages, guère différents et tout aussi familiers mais que l'on redécouvre, différemment, avec une plus grande attention. Surtout, ce sont désormais les échanges à distance qui se multiplient, par téléphone, par visioconférence, par mail, avec les proches, les collègues. On prend alors des nouvelles de chacun ; on s'appelle, bien plus qu'à l'habitude, comme si la distance physique amenait paradoxalement à se rapprocher les uns des autres. Il faut dire que le contexte est particulièrement anxiogène ; la covid-19 inquiète et les conversations se terminent désormais par « prends soin de toi et de tes proches ». Grâce aux visioconférences, on revoit avec joie les visages que l'on voyait d'ordinaire quotidiennement ; les relations de travail s'invitent à la maison et, là aussi, on se rapproche, en se laissant aller par exemple à parler de ses enfants. Nos repères sont bousculés par cet événement exceptionnel, une épreuve mais dont certains sont finalement fiers de l'avoir traversée : « Je pourrai dire que je l'ai vécu », me confiait une personne.

Cette expérience vécue du confinement dévoile une portion de paysages du Val de Loire bien restreinte mais elle nous amène aussi à réfléchir plus largement aux paysages du quotidien et à faire ainsi un détour épistémologique, vers les paysages vécus et représentés.

Figure 4 : Viticulteur traitant la vigne voisine



Cliché : A. Robert, 07/05/2020

2. Les paysages du quotidien, des paysages vécus et représentés exacerbés à l'heure du confinement

Dans son article, M. Becker (1995) distinguait le « *paysage perçu* » et le « *paysage vécu* » - ajoutant le « *paysage planifié* » que nous négligeons volontairement ici - et elle assimilait alors le second au « *paysage du quotidien* », « *celui de l'habitant permanent* », « *le cadre de vie et de travail, appréhendé par chacun en fonction de ses propres occupations et préoccupations* ». Elle soulignait que, à l'inverse, le « *paysage perçu* » peut être considéré comme vu de l'extérieur par une population qui n'a pas participé à son élaboration ». Ce serait donc plutôt

le premier sur lequel notre regard se porterait ici car, hormis quelques citadins qui ont souhaité fuir la ville - surtout Paris - pour se confiner à la campagne, dans leurs maisons secondaires, une grande majorité des Français est restée dans sa résidence principale et le paysage qu'il a sous les yeux est donc alors celui de son cadre de vie, le plus restreint d'ailleurs, dans la limite de ce kilomètre imposé. Mais ce cadre de vie n'est-il pas aussi perçu par l'habitant ? Cette distinction faite entre « *paysage perçu* » et « *paysage vécu* » est intéressante mais, en y associant deux groupes d'acteurs sociétaux distincts, en fonction de leur attachement au territoire, elle introduit une ambiguïté car elle pourrait laisser entendre que le paysage vécu n'est pas perçu - et que le paysage perçu n'est pas vécu, alors que la personne extérieure peut aussi percevoir le paysage par l'expérience vécue qu'elle en a, même furtive. Or, à l'heure du confinement, la perception est plus encore en question car, comme souligné, cette période particulière a bien souvent engendré une plus grande attention portée à ce qui nous entoure, puisque désormais restreint : le paysage que l'on voit depuis notre fenêtre, notre balcon ou notre jardin devient un moyen d'évasion, une opportunité de transgresser la limite imposée, et tous nos sens sont alors en éveil pour profiter pleinement de cette « fenêtre » de liberté⁵. À l'heure du confinement, l'habitant devient donc plus que jamais observateur. Il nous faut là revenir au fondement de la notion de « *paysage vécu* », non précisé par M. Becker (1995) mais que l'on peut sans hésitation attribuer, entre autres, à A. Frémont : c'est lui qui, dans les années 1970, introduit le concept d'« *espace vécu* », notamment dans son ouvrage de référence *La Région, espace vécu* (Frémont, 1976). En découle une nouvelle approche de la géographie, phénoménologique, se centrant sur cette manière d'appréhender l'espace ; or :

« Selon ce courant, l'espace vécu comprend l'espace des pratiques quotidiennes (l'espace de vie) et l'espace des interrelations sociales (l'espace social) en tant qu'objets de la perception et de la représentation mentale qu'un individu ou un groupe puisse se construire. » (Géoconfluences, 2012⁶)

L'espace vécu est donc bien l'espace de l'habitant, constituant son cadre de vie mais il n'en est pas moins objet de représentations ; « *une réalité vécue, c'est-à-dire perçue, ressentie, chargée de valeurs par les hommes* », soulignait A. Frémont (1974) : « *ainsi apparaît l'espace vécu qui est plus que le simple espace de vie : c'est l'espace envisagé dans ses rapports à la psychologie des hommes et réciproquement (habitants, valeurs, attaches, répulsions)* » (Frémont, 2001). Certes, aujourd'hui, « *la notion d'espace vécu n'est plus centrale* » (*ibid.*) mais le confinement est l'occasion de la réinterroger, en lien avec le concept de paysage. C'est aussi H. Lefebvre qui l'évoque et qui lui la distingue de la notion d'« *espace perçu* » ainsi que celle d'« *espace conçu* » : cette « *idée de la triplicité de l'espace* » est un « *apport majeur de La production de l'espace* » (Martin, 2006). Mais, dans cet ouvrage, H. Lefebvre (1974) précise qu'« *une telle distinction doit se manier avec beaucoup de précaution. Elle introduirait vite des dissociations, alors qu'il s'agit au contraire de restituer l'unité productive* » ; l'espace est là en effet considéré comme un produit de la société. Pour G. Di Méo (2003), ce n'est pas tant l'espace qui est « *une réalisation collective des sociétés* » que « *sa représentation psycho-sociale* », se distinguant de la « *réalité terrestre* » de l'espace. Lui aussi s'intéresse à l'« *espace vécu* », soulignant que désormais « *la recherche actuelle, qu'elle émane des cercles de la géographie sociale, ou de ceux de la géographie des représentations, s'accorde pour distinguer quatre catégories d'espaces : « espace de vie », « espace représenté », « espace vécu » et « territoire »* » (Di Méo, 1990). Surtout, il insiste sur le fait qu'« *il convient de compléter les concepts d'espace représenté et vécu par la notion de métastructure socio-spatiale, étape obligée sur le chemin du territoire* » :

« Pour expliquer notre perception d'un même objet selon des optiques aussi dissemblables, celle de l'espace subjectif que nous produisons au fil de notre vie — la métastructure socio-spatiale — et celle de l'espace objectif qui nous semble souvent donné a priori, intangible, et que nous construisons pourtant tout

⁵ On retrouve là l'idée de liberté qu'associait J.-R. Pitte (1983) aux paysages mais dans leur conception, en prenant le contre-pied du déterminisme : « Le paysage est acte de liberté ».

⁶ <http://geoconfluences.ens-lyon.fr/glossaire/espace>.

autant — mais plus collectivement il est vrai — , il nous paraît indispensable de concevoir l'espace comme un tout homogène, formé d'instances interreliées, interdépendantes, matérielles et idéelles, au sein desquelles s'échafaudent les rapports sociaux, les attitudes, les comportements, les idées et les représentations propres aux acteurs sociaux. » (ibid.).

Cette métastructure se rapproche en fait du concept de paysage tel que considéré dans sa globalité, selon l'approche systémique. C'est le paysage-système ou le "complexe-paysage" qu'évoque E. Gauché (2005) mais auquel nous ajoutons la matérialité (Robert, 2018), à la manière de G. Di Méo (1990) pour l'espace. Comme les « *dispositifs spatiaux* », les unités paysagères « *marquent l'imperceptible et inextricable transition entre objets de nature [...] et espace anthropique — anthropisé — , de la colline aux versants modelés par l'occupation humaine et du fleuve endigué, canalisé par l'homme, jusqu'aux pures productions sociales: le village, le port, la ville...* » (ibid.) ; une différence est à noter toutefois : nous allons plus loin dans cette « *inextricable* » transition, en considérant que la ville elle-même est empreinte aussi de nature et que la forêt, même la moins marquée par l'empreinte de l'être humain, n'en est pas moins anthropisée. Nous considérons ainsi qu'aux paysages perçus (ou plutôt représentés) et aux paysages vécus, il faut ajouter les paysages visibles, renvoyant à ceux appréhendés de manière objective ; on peut y ajouter les paysages pratiqués, insistant alors sur leur dimension fonctionnelle, et les paysages conçus, pour la dimension productive où l'être humain est donc aussi partie prenante : ce sont là les différentes facettes du paysage mais toutes sont bien parties intégrantes du paysage appréhendé comme système.

Plus encore que l'espace, le concept de paysages est ainsi marqué par cette dualité entre matérialité et représentations, entre approches objective et subjective. Cette subjectivité lui a valu certaines critiques, au point qu'il fut délaissé pendant un temps par la géographie, alors même que cette dernière avait pu être définie comme la « science des paysages »⁷. Pourtant, certains, à l'inverse, insistent sur cette dimension subjective des paysages : tel est le cas de J.-L. Piveteau (1974), auquel M. Benages-Albert et S. Bonin (2013) attribuent *a priori* la paternité du « paysage vécu » - « *une des premières publications scientifiques sur cette notion est sans doute celle de Jean-Luc Piveteau* » : « *si l'on veut connaître l'organisation de l'espace dans sa totalité on doit tenir compte de cette subjectivité* » - on est là à la même époque que les écrits d'A. Frémont et de H. Lefebvre. À l'heure du confinement, il nous semble que cette subjectivité est d'autant plus exacerbée. En effet, tout un chacun est confiné dans son logement ; or, celui-ci est « *le siège de l'intimité, le lieu où la subjectivité se déploie avec sérénité. L'environnement y est familier ; les couleurs, les odeurs, les bruits et les personnes qui s'y trouvent sont connus* » (Stébé et Marchal, 2014). On est là « *au centre de cet espace vécu et perçu* » ; s'y « *trouvent le logement, mais aussi la rue et le quartier* » (ibid.), autrement dit dans la limite de ce kilomètre imposée avec le confinement. Les bruits ont toutefois cessé ou presque et une distance s'impose entre les personnes, de sorte que, plus encore, le repli sur soi, l'introspection et donc le subjectif s'imposent, même si on se recrée des espaces de sociabilité, à distance.

Chacun est « *enfermé* » dans un espace borné au kilomètre qui lui est propre. Chacun de nous sommes ainsi confrontés à des paysages différents dans leur matérialité, pour l'un des vignes, pour l'autre des surfaces artificialisées, etc. Mais, au-delà de ces spécificités propres à chacun, se dégagent des points communs, à commencer par celui d'être confronté à un même événement, qui amène à réinterroger ces paysages du quotidien. L'observation des paysages viticoles amène à penser à ceux qui les façonnent, les viticulteurs, à leurs pratiques. Elle fait aussi ressurgir des souvenirs personnels et/ou l'épaisseur historique de cet espace - en l'occurrence, pour exemple considéré, la vigne est cultivée depuis plusieurs générations. Le

⁷ Ce sont des géographes allemands, A. Hettner, S. Passarge et O. Schlütter, qui avaient proposé « *de définir la science géographique comme étude des paysages* » (Gosme, 2005). Il faut dire que « *le paysage a été l'une des notions fondatrices de la géographie* » (Clément, 1994).

paysage s'inscrit dans le temps, ce qui a pu se percevoir le temps du confinement, à travers la phénologie (fig. 3). Selon J.-R. Pitte (1983), c'est là une dimension essentielle du paysage : « *il est essentiellement changeant et ne peut être appréhendé que dans sa dynamique, c'est-à-dire dans le cadre de l'Histoire qui lui restitue sa quatrième dimension* ». Le confinement lui-même est l'occasion de changements, perceptibles peut-être plus encore en ville qu'à la campagne, du moins en termes de paysages sonores. Les changements suscités par cette période amènent aussi à interroger une autre caractéristique des paysages : la nature.

Au XVIII^e siècle, « *au cours de la période où le romantisme se développe : un paysage est un "tableau représentant la nature et où les figures (d'hommes et d'animaux) et les constructions ("fabriques") ne sont que des accessoires"* » (Déry, 2012) ; pour S. Déry (*op. cit.*), il s'agit là d'une « *définition intéressante, car elle introduit [l'idée que] [...] le paysage représente d'abord la nature* ». C'est aujourd'hui davantage l'imbrication entre l'anthropique et le naturel qui est mise en avant, comme nous l'avons souligné. Ainsi G. Bertrand (1978) considérait-il que « *le paysage est un système qui chevauche le naturel et le social. Il est une interprétation sociale de la nature* » ; notons que c'est aussi dans sa production que nature et société se mêlent, en tant que « *combinaison entre la nature, les techniques et la culture des hommes* » (Pitte, 1983). Là aussi, le confinement nous amène à questionner cette dimension des paysages, surtout en milieux urbains, du moins selon le point de vue du citadin. « *La nature reprend ses droits* » : l'expression fut utilisée à de nombreuses reprises dans les médias, sur les réseaux sociaux pendant le confinement, en lien surtout avec des anecdotes sur la présence d'animaux sauvages en ville. Derrière cela, c'est l'idée d'une opposition entre l'être humain/les sociétés et la nature, contredisant la définition de l'écosystème ou du milieu « naturel » de J. Demangeot (1984), où l'être humain, à travers la noosphère, occupe une place centrale. Cette dichotomie entre Nature et Culture, mise en avant à l'heure du confinement, est en fait avant tout une construction occidentale, point sur lequel C. et R. Larrère (2015) insistent, confirmant la thèse défendue par P. Descola (2005) selon laquelle la nature est perçue différemment selon les sociétés. On pourrait ajouter au sein même des sociétés, car cette image de la nature est surtout celle d'une population citadine. Il faut dire que, à l'heure du confinement, celle-ci pâtit plus encore de cette distanciation à la nature : on évoque « *l'impossibilité d'accéder à la nature [qui] se fait de plus en plus pénible pour les populations confinées* » (Muller *et al.*, 2020), en fait une partie de ces populations, certes majoritaires en France, qui se voient empêcher d'accéder aux parcs urbains - seuls espaces de nature - désormais fermés. Là est aussi la raison de cette « *nature qui reprend ses droits* » et ce n'est pas tant que sa présence soit « *plus importante* » : elle est « *surtout plus visible* » (*ibid.*). Pourtant, paradoxalement, cette « *impossibilité d'accès aux espaces de nature accentue [aussi] le ressenti de la minéralité de nos environnements urbains* » : on est là pleinement dans les représentations associées aux paysages, ici urbains, et leurs changements à l'épreuve du confinement. Si la nature importe tant, c'est que « *l'accès à la nature [est] essentiel au bien-être individuel et social* » : impossible donc de penser une dichotomie stricte entre nature et être humain, car il en va du bien-être de ce dernier, ce qui se perçoit surtout en ville, d'autant plus à l'heure du confinement.

Le confinement amène à réinterpréter les paysages du quotidien, ceux que l'on a sous nos yeux, à réinterroger ce qui nous entoure, à porter un autre regard sur ce qui nous est proche... Mais les paysages sont aussi un moyen d'évasion, une opportunité d'aller au-delà du kilomètre, lorsqu'on peut apercevoir les entités spatiales présentes au loin, lorsque l'on a la possibilité de prendre de la hauteur et que les paysages sont suffisamment ouverts. L'évasion est aussi permise par ces paysages intériorisés qui se rappellent à notre mémoire, partant des paysages que l'on a sous les yeux - la parcelle de vigne rappelle aussi plus largement le vignoble, le territoire où elle s'insère - ou à la faveur d'autres stimuli, qui nous amènent vers d'autres paysages, ceux d'un ailleurs plus ou moins lointain dans leur matérialité mais qui sont aussi en nous, par les représentations que l'on s'en est fait.

Conclusion

Le confinement s'achève ; il n'aura été qu'une parenthèse - espérons le - mais qui nous aura amenés à réfléchir sur nos paysages du quotidien, notre cadre de vie et à redécouvrir ainsi les écrits d'A. Frémont et de H. Lebeuvre, sur l'espace vécu. C'est avec le poids de notre histoire, de nos valeurs sociales, de nos émotions que nous percevons et interprétons les paysages qui se dévoilent à nous. Le confinement nous a obligés à nous recentrer sur ce qui nous entoure, dans la limite du kilomètre. Dans le Bourgueillois, ce sont surtout les vignes, entrecoupées d'habitations, puis d'autres cultures, regardées sous un autre angle : à travers les souvenirs, les éléments qu'elles évoquent en lien avec les pratiques, le territoire ; le regard se porte aussi au-delà de la limite du kilomètre imposé : les paysages deviennent un moyen de transgression, d'évasion. Ils le sont d'autant plus qu'ils ne renvoient pas seulement à ceux que l'on peut voir ; ce sont aussi ceux que l'on a vus et intériorisés. Le confinement amène aussi une réinterprétation des paysages : en ville, l'impossibilité d'accéder aux espaces verts exacerbe l'impression d'artificialité mais, dans le même temps, une plus grande attention est portée à cette nature qui semble plus visible que d'ordinaire : se dévoile une conception de la nature qui serait plus « naturelle » sans l'être humain. Le confinement nous amène ainsi à nous interroger sur ce qui nous entoure et notamment sur cette nature. Par cet événement, c'est le caractère subjectif des paysages qui est mis en avant, à la faveur d'un repli sur soi, d'une introspection. Les paysages vécus et représentés prennent alors le pas sur les paysages visibles, ceux que l'on décrirait objectivement mais il ne faut pas perdre de vue que ce sont là différentes facettes d'un paysage-système, qui allie objectif et subjectif, matérialité et représentations, nature et culture, à la manière de l'espace tel que conçu par G. Di Méo, étant entendu que le paysage est à la fois « *spatial et temporel* » (Bertrand, 1978). Il porte le poids des héritages (Robert, 2011). Reste à savoir quelles seront les empreintes laissées par le confinement sur les paysages et notre manière de les appréhender.

Bibliographie

- Becker M., 1996, « Paysage perçu, paysage vécu, paysage planifié. Le cas de Belle-Ile-en-Mer », *Norois*, n° 170, p. 407-418.
- Benages-Albert M. et Bonin S., 2013, « Le rapport au paysage ordinaire. Approche par les pratiques des espaces de proximité », *Projets de paysage*, http://www.projetsdepaysage.fr/fr/le_rapport_au_paysage_ordinaire_approche_par_les_pratiques_des_espaces_de_proximite
- Bertrand G., 1978, « Le paysage entre la Nature et la Société », *Revue Géographique des Pyrénées et du Sud-Ouest*, tome 49, fascicule 2 : Géosystème et aménagement, p. 239-258, http://www.persee.fr/doc/rgps_0035-3221_1978_num_49_2_3552.
- Clément V., 1994, « Contribution épistémologique à l'étude du paysage », dans Mélanges de la Casa de Velázquez, *Epoque contemporaine*, tome 30-3, p. 221-237, http://www.persee.fr/doc/casa_0076-230x_1994_num_30_3_2718.
- Da Lage A. et Métaillé G. (dir.), 2000, Dictionnaire de biogéographie végétale, Paris, CNRS éditions, 579 p.
- Demangeot J., 1984, *Les milieux « naturels » du globe*, Masson, Paris, 250 p.
- Déry S., 2012, « Le paysage comme ressource », *VertigO*, Débats et Perspectives, février, <http://vertigo.revues.org/11569>.
- Descola P., 2005, *Par-delà nature et culture*, Gallimard, Paris, 640 p.
- Di Méo G., 2003, « Production de l'espace », dans Lévy, J. et Lussault, M. (dir.), *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*, Belin, Paris, p. 746-747.
- Di Méo G., 1990, « De l'espace subjectif à l'espace objectif : l'itinéraire du labyrinthe », *L'espace géographique*, tome 19-20, n° 4, p. 359-373.
- Frémont A., 2002, « La géographie entre représentations et vécus », d'après une conférence d'A. Frémont à l'École normale supérieure de Lyon, *Géoconfluences*, novembre 2001 (republiée en avril 2018), compte-rendu proposé par Y. Calbérac, <http://geoconfluences.ens-lyon.fr/informations-scientifiques/dossiers-thematiques/remue-menings/armand-fremont>.
- Frémont A., 1976, *La région, espace vécu*, P.U.F., Paris, 224 p.
- Frémont A., 1974, « Recherches sur l'espace vécu », *Espace géographique*, tome 3, n° 3, p. 231-238.
- Gauché É., 2015, « Le paysage à l'épreuve de la complexité : les raisons de l'action paysagère », *Cybergeo*, « Environnement, Nature, Paysage », document 742, <http://cybergeo.revues.org/27245>.

- Gosme C., 2005, « Historique du paysage », *Hypergéô*, <http://www.hypergeo.eu/spip.php?article289>.
- Larrère C. et Larrère R., 2015, *Penser et agir avec la nature. Une enquête philosophique*, Paris, éditions La Découverte, 280 p.
- Lefebvre H., 1974, *La production de l'espace*, Anthropos, Paris.
- Martin J.-Y., 2006, « Une géographie critique de l'espace du quotidien. L'actualité mondialisée de la pensée spatiale d'Henri Lefebvre », *Articulo - Journal of Urban Research*, n° 2 | 2006, <http://journals.openedition.org/articulo/897>.
- Muller S. et al., 2020, « Confinement en ville : pourquoi l'accès à la nature est tout simplement vital », *The Conversation*, <https://theconversation.com/confinement-en-ville-pourquoi-laces-a-la-nature-est-tout-simplement-vital-137500>
- Pitte J.-R., 1983, *Histoire du paysage français*, Le sacré (Tome 1) et Le profane (Tome 2), Tallandier, Paris, 238 p. + 210 p.
- Piveteau, J.-L., 1974, « Paysage cadastral et paysage vécu : réflexions sur les espaces construits », *Geographica Helvetica*, n° 4, p. 145-152.
- Robert A., 2018, « Paysages et services écosystémiques : les apports d'une approche croisée pour la connaissance des interrelations nature-sociétés », *Cybergeo*, « Environnement, Nature, Paysage », document 869, <https://journals.openedition.org/cybergeo/29597>.
- Robert A., 2011, *Dynamiques paysagères et guerre dans la province de Thừa Thiên Huế (Viêt Nam central), 1954-2007 - Entre défoliation, déforestation et reconquêtes végétales*, Thèse de doctorat soutenue le 3 décembre, sous la direction de J.-P. Amat, Université Paris-Sorbonne, 1 172 p. + Atlas (159 p.).
- Stébé J.-M. et Marchal H., 2014, « Usages, pratiques et rythmes des citadins », *La sociologie urbaine*, p. 103-121.
- Yengué J. L. et Robert A., 2018, « Paysage viticole et Patrimoine dans le Val de Loire (France). Exemple des AOC Vouvray et Bourgueil », *Territoires du vin*, n° 8 | 2018, <http://preo.u-bourgogne.fr/territoiresduvin/index.php?id=1370>.